

Frère Eric Salobir, le prêtre qui connecte le pape à la Silicon Valley

Agé de 48 ans, ce prêtre dominicain est un personnage unique dans l'Église, qui en a fait son expert officiel en nouvelles technologies.

LE MONDE | 09.07.2018 à 04h45 | Par Sandrine Cassini

Hôtel Columbus, à Rome, vendredi 9 mars. Une étrange fourmilière s'agite entre les lourdes tentures rouges de cet établissement situé aux portes du Vatican. Plus d'une centaine d'étudiants issus de 62 universités dans le monde sont venus participer au premier hackathon organisé par le Saint-Siège. De jeunes « geeks » s'apprêtent à plancher pendant trente-six heures sur des thématiques chères au pape François : soutien aux migrants, aide aux plus pauvres et dialogue interreligieux. Un choc de cultures et de générations entre les cardinaux grisonnants de la curie romaine et ces jeunes catholiques, sikhs, bouddhistes, juifs, musulmans !

« Il y avait un énorme gap culturel à combler, mais il fallait voir ce cardinal essayer la réalité virtuelle pour visiter un lieu de culte ou partir en immersion dans un camp de réfugiés », se félicite le frère Eric Salobir, le prêtre dominicain à l'origine de l'opération. Le pape François en personne a salué les étudiants à l'issue du hackathon, depuis la place Saint-Pierre.

A 48 ans, Eric Salobir est un personnage unique dans l'Église, qui en a fait son expert officiel en technologies (dans le jargon, il est « consultant » pour le Vatican) depuis cinq ans. Ses conférences questionnant le rôle de l'homme dans la technologie sont un succès, comme en janvier au Collège des Bernardins à Paris, où plusieurs centaines d'invités se sont pressées pour voir cet orateur hors pair au côté de Ruth Porat, la puissante directrice financière de Google, Reid Hoffman, le milliardaire cofondateur de LinkedIn, ou Maurice Lévy, le président du conseil de surveillance de Publicis.

« Il arrive à un moment où beaucoup de gens cherchent un sens à la révolution que nous sommes en train de vivre », explique André Loesekrug-Pietri. Le porte-parole de JEDI (Joint European Disruptive Initiative), une initiative qui milite pour la mise en place d'une agence d'innovation européenne à l'image de la Darpa américaine, l'a croisé en mars à Berlin lors d'une conférence intitulée « Dédale ou Icare », en référence au personnage de la mythologie grecque qui a défié les lois de la nature en volant, mais dont les ailes maintenues par de la cire ont fondu lorsqu'il s'est trop rapproché du soleil.

Un fou de technologie

Bidouilleur d'ordinateurs dans son enfance, le prêtre dominicain est un fou de technologie. En 2002 déjà, à l'heure où le Web était surtout l'apanage d'initiés, il montait à Lille un site Internet à l'occasion du Carême, Retraite dans la ville, qui diffusait tous les dimanches une homélie en vidéo. Plus tard, les dominicains le nommèrent responsable du site Web de l'émission dominicale « Jour du Seigneur », sur France 2.

Originalité de « frère Eric », il a noué un tissu de relations uniques dans la Silicon Valley. Il y a cinq ans, un petit-déjeuner pris à Palo Alto avec Reid Hoffman s'éternise et change sa vision des choses. « *Reid me dit que créer des entreprises c'est bien, mais s'interroge sur ce qu'il faut apporter à la société* », se souvient le dominicain, qui prend alors conscience de l'urgence de réfléchir à la dimension éthique dans la technologie.

Outre Reid Hoffman, qu'il ne quitte plus, il entretient des liens de proximité avec James Manyika, président du McKinsey Global Institute, et a notamment fait la connaissance d'un ponte de l'intelligence artificielle, Mustafa Suleyman, de Deepmind, rachetée par Google, de Sam Altman, du Y-Combinator, le fabricant industriel de start-up, ou de Joichi Ito, un capital-risqueur, devenu directeur du Media Lab, un laboratoire de recherche du Massachusetts Institute of Technology (MIT). En réalité, le carnet d'adresses de frère Eric Salobir est bien plus large, mais il rechigne à l'évoquer. Pas facile pour ce petit monde de s'afficher avec un prêtre catholique, certains craignant d'impliquer leur entreprise préfèrent rester dans l'ombre.

D'autant que la relation entre l'Ouest américain et la Ville éternelle ne s'arrête pas là. Eric Salobir a organisé à Rome des rencontres entre le pape François et des grands dirigeants de la Silicon Valley. Là aussi, discrétion maximum sur ces visites, au prétexte « *que pour être efficaces, les débats doivent se tenir au calme* », explique le prêtre, Apple Watch au poignet, depuis son bureau du couvent des dominicains de Paris. Le souverain pontife, lui, sans être un aficionado de la tech, serait bien informé sur ces questions et leur impact social.

Pour donner corps à ces réflexions, le prêtre de Toulouse crée en 2012 Optic, un réseau indépendant des dominicains chargé de mener des travaux de recherche sur ces questions. Intelligence artificielle, homme augmenté, blockchain et démocratie ou technologie et santé, le comité scientifique d'Optic, auquel participent Antoine Petit, président du CNRS, Joichi Ito du Media Lab ou Nozha Boujemaa, de l'Institut national de recherche en informatique et en automatique (Inria), multiplie les initiatives. Bruno Cadore, le grand patron des dominicains dans le monde, siège également dans le comité et soutient l'action du prêtre. « *Dans l'ordre, nous aimons porter attention à ce qui conduit la vie* », justifie-t-il.

« Ma préoccupation est de faire réfléchir à la technologie des gens qui n'y pensent pas. Il faut garder l'homme au centre de tout »
Carlo d'Asaro Biondo, président des partenariats Europe de Google

Dès qu'il s'agit de parler d'argent, Eric Salobir se fait plus secret. L'identité des pourvoyeurs de fonds d'Optic n'est pas publique. Tout juste sait-on que la fondation est présidée par le prince Nikolaus de Liechtenstein. « *Nous ne voulons pas laisser croire que notre recherche dépend d'intérêts privés. Les gens donnent un coup de main à titre personnel* », justifie l'ecclésiastique. Deux membres de son conseil d'administration acceptent d'apparaître : Reid Hoffman et Carlo d'Asaro Biondo, président des partenariats Europe de Google. « *Ma préoccupation est de faire réfléchir à la technologie des gens qui n'y pensent pas. Il faut garder l'homme au centre de tout* », explique ce Franco-Italien catholique, qui fait également le lien entre Google et le Vatican.

Si Eric Salobir s'est fait remarquer à Rome, c'est aussi parce que l'Eglise ne peut se permettre

de rester hors d'un champ qui façonne la société. « *La technologie peut nous plonger dans une certaine forme d'hubris, en nous faisant croire qu'elle va nous sauver. C'est le nouveau veau d'or !* », théorise Eric Salobir, en référence au transhumanisme, dont le rêve ultime est de vaincre la mort. « *Le transhumanisme est une religion, c'est pour cette raison que les gens de foi s'y intéressent* », explique la chercheuse du CNRS Laurence Devillers, qui côtoie également le prêtre à travers des conférences.

L'esprit entrepreneurial

« *Les technologies sont un domaine où l'Eglise est en général un peu larguée* », reconnaît François Morinière, ancien patron du quotidien sportif *L'Equipe* et catholique convaincu, séduit par les propos du dominicain lors d'un pèlerinage à Lourdes.

Eric Salobir est l'antithèse du cardinal en soutane vieillissant et hors du monde. Sympathique, affable, amateur de bons vins, préférant les Marvels aux films de Bunuel, il affiche une personnalité compatible avec le monde des affaires, où il a bien failli faire carrière. « *J'ai l'esprit entrepreneurial, ça, c'est certain* », reconnaît l'ancien scout, qui ne boude pas les anglicismes.

Après une école de commerce parisienne, il fait ses classes comme banquier au Crédit lyonnais, avec une prédilection pour les fusions-acquisitions. A l'orée de la trentaine, alors qu'il mène une vie agréable et facile, il annonce à son supérieur, qui s'apprête à le promouvoir, qu'il veut devenir prêtre.

Ses parents, deux professeurs issus de la génération 68, rêvaient pour leur fils d'un avenir plus conventionnel et de petits-enfants. D'autant que « *je n'avais pas toujours été célibataire* », avoue le prêtre.

Cette première vie passée dans la banque continue d'imprégner le dominicain. « *Il est à l'aise avec les grands de ce monde, et très doué pour lever des fonds. Dans le monde laïque, il aurait été richissime et aurait eu femme et enfants* », explique son ami Nicolas Tenaillon, qui l'a connu pendant leurs études de théologie. Frère Eric, un capitaliste convaincu à l'image de ses amis de la Valley ? « *Si l'on prend le capitalisme au sens d'un sport de gentleman avec une vraie conscience de la parole donnée, je m'y retrouve, mais cela ne fait pas de moi un adepte de l'ordo-libéralisme* », modère-t-il.

A contre-courant de la mouvance actuelle, frère Eric Salobir ne jette pas l'opprobre sur les géants de la Silicon Valley. « *Je me refuse à diaboliser qui que ce soit* », répond-il, certain que l'homme n'agit pas mal à dessein, mais en raison « *d'une vision incomplète de la technologie* ». Serait-il devenu trop proche de ses amis milliardaires ? « *Son optimisme est intéressant, en même temps, il mérite d'être interrogé* », constate le père Frédéric Louzeau, directeur de recherche au Collège des Bernardins, qui a collaboré avec le réseau Optic.

Toujours une petite valise à la main, frère Eric Salobir parcourt le monde, de New York à Tokyo en passant par l'Afrique. Frénétiquement, à l'image d'un chef d'entreprise, il ne lâche pas son ordinateur, raconte Nicolas Tenaillon. Mais son modeste bureau du couvent, où trône Maître Yoda, le légendaire personnage de Star Wars, rappelle, au milieu des meubles de contreplaqué, le dénuement dans lequel les hommes d'Eglise ont promis de vivre.